



D'Ibn Al Haytam à Nicolas de Cues

La perspective dans la peinture religieuse flamande du XV^e siècle



Conférence présentée lors du colloque international « La recherche du divin à travers l'espace géométrique », du 26-28 avril 2006, sous la direction de Luc Bergmans, Département d'Etudes Néerlandaises de l'Université de Paris IV-Sorbonne.

« La perspective dans la peinture religieuse flamande du XV^e siècle ». Voilà un titre qui peut surprendre, car si on attribue universellement au génie des peintres flamands du XV^e siècle la maîtrise de l'huile siccative, leur géométrie spatiale est d'habitude présentée comme le contre-exemple même de la « bonne perspective ». Déconsidérés par Michel-Ange et son fidèle Vasari, les « primitifs » flamands ne seraient jamais sortis d'un modèle médiéval, archaïque et empirique.

Car l'*a priori* « classiciste », de vigueur jusqu'aujourd'hui, stipule que seule la perspective « renaissante », et donc obéissant au canon de la perspective « linéaire », est « juste ».

Selon la tradition, les recherches faites autour de 1415-1420 par l'architecte du dôme de Florence, Filippo Brunelleschi (1377-1446), superficiellement mentionnées par Antonio Tuccio di Manetti quelques 60 années plus tard, auraient permis à Leon Battista Alberti (1404-1472), se proclamant l'héritier intellectuel de Brunelleschi, d'inventer « la » perspective. Alberti aurait formulé en 1435 dans *De Pictura*, un livre entièrement dépourvu du moindre graphique, les prémisses d'un canon perspectiviste capable de représenter, ou du moins d'être conforme avec nos notions modernes d'espace-temps cartésien¹, un espace-temps « entièrement rationnel, c'est-à-dire infini, continu et homogène, en

un mot d'un espace purement mathématique » selon Panofsky².

Longtemps après, dans un dessin du *Codex Madrid* (Figure 1), Léonard de Vinci (1452-1519), tentera de décortiquer le fonctionnement de ce modèle. Mais dans le même manuscrit, il démontrera d'une façon rigoureuse les limites inhérentes au canon perspectiviste renaissant albertien. Le dessin du f°15, v° (Figure 2) met clairement en évidence le fait que la projection simple des coupes de pyramides visuelles sur un plan provoque paradoxalement l'accroissement de leur taille au fur et à mesure de leur éloignement du point de vision, tandis que la réalité exigerait exactement le contraire³.

Fort de ce constat, Léonard s'interrogera sur la mobilité de l'œil et sur la nature curviligne de la rétine. Refusant d'immobiliser le spectateur sur un point de vision exclusif⁴ il tentera par des constructions curvilignes de corriger ces déformations latérales⁵. Jean Fouquet, en France, et d'autres travailleront dans le même sens.

Mais les arguments puissants de Léonard de Vinci furent ignorés et ne purent empêcher cette réécriture de l'histoire.

Malgré cette version officielle de l'histoire de l'art, il faut constater qu'au XV^e siècle les peintres flamands furent portés au pinacle par les plus grands mécènes et connaisseurs d'art italiens, *spécifiquement* pour leur capacité à représenter l'espace. Bartolomeo Fazio, vers le milieu du XV^e siècle observait

KAREL VEREYCKEN

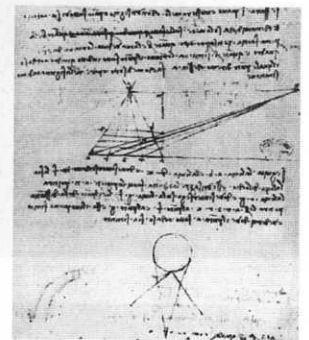


Figure 1

Léonard de Vinci, *Codex Madrid II*, examen du modèle albertien

Figure 7 (ci-contre) Jan van Eyck, *Époux Arnolfini* (1434), National Gallery, Londres.

1. Des chercheurs italiens ont indiqué le rôle de Biagio Pelacani Da Parma (mort en 1416), professeur à l'université de Padoue près de Venise, dans l'imposition d'une telle perspective qui ne privilégiait que les « lois géométriques de l'acte de la vision et les règles du calcul mathématique ».

